

Père manquant, fils manqué *Doublures* de Michel Murray

André Roy

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1994). Compte rendu de [Père manquant, fils manqué / *Doublures* de Michel Murray]. *24 images*, (72), 62–62.



Françoise (Christine Séguin) et Richard (Luc Picard).

PHOTO: JAN THUIS

PÈRE MANQUANT, FILS MANQUÉ

par André Roy

Voilà un premier film bien fait, bien dirigé, mais qui déçoit. Pourquoi? On peut donner plusieurs raisons. Premièrement il a été produit par l'Office national du film pour le programme «Familiarité» (sic) qui a pour but de rassembler des films sous le thème de la famille et les rapports hommes-femmes. Un sujet, vu l'institution, à traiter correctement. Michel Murray n'a pas échappé au piège. Deuxièmement, le contexte de production de films actuel — pas seulement québécois d'ailleurs —, qui passe autant par les organismes qui subventionnent que par les télévisions, autant par l'augmentation des coûts que par les courants sociaux et culturels, mise sur des œuvres n'effarouchant personne, en un mot: qui doivent plaire à tous. Des films légers qui deviennent des films allégés (comme il existe des fromages et des confitures réduits en matière grasse et en sucre). On pourrait inclure dans cette catégorie un autre film récent, *Les pots cassés*, de François Bouvier. Des films dont les auteurs semblent totalement désengagés et qui frisent constamment l'exercice scolaire (rien de plus formel que le scénario des *Pots cassés*). Et qui donnent une vision chic du monde.

Il y a une façon de se tenir loin de

son sujet qui conforte l'auteur et rassure le spectateur. Chez Bouvier, c'était la comédie tous azimuts (un rien était prétexte à rire). Chez Murray, peut-être plus franc (le titre dit tout), c'est le dédoublement qui sert de fil «non conducteur», de ligne de désorientation, permettant d'esquiver le sujet, de le forclure. Un jeune homme, Richard, est mis au pied du mur par sa blonde qui veut qu'il lui fasse un enfant. Il tentera d'échapper à ses responsabilités et ses obligations en se dédoublant selon les situations et les personnes qu'il côtoie: sa compagne Françoise, son père, l'ami Rich, le copain Bruno. Bizarre truc science-fictionnel, traité crûment (sans artifices ni effets spéciaux), qui va faire désexister de plus en plus le personnage d'homme — déjà incertain — qu'est Richard. Tantôt il sera faible, tantôt révolté, tantôt doux, tantôt macho, tantôt voyou, tantôt artiste — jusqu'à devenir cet ectoplasme pour lequel on a perdu entre-temps tout intérêt.

Richard est un être qui fuit, personnage emblématique du cinéma québécois. D'une certaine façon, *Doublures* renvoie comme un symptôme une image du Québécois: faible, sans volonté, mou, instable. Notre cinématographie est peuplée de grands enfants (rappelez-vous

du titre d'un film de Paul Tana) comme Richard, qui manquent à tout: leur destin, leur devoir, voire leur identité. Richard ne veut pas devenir père — peut-être parce qu'il n'est pas un bon fils (voir sa relation avec son propre père). On peut dire de lui qu'il est un père manquant et un fils manqué, même s'il finit par prendre acte de son futur rôle paternel (political correctness, onéfien oblige). Il faut avouer qu'il y a dans ce personnage une grande justesse d'observation sociologique; malheureusement elle ne se répercute pas dans la mise en scène qui semble, elle, avoir été plutôt contaminée par le caractère même de Richard: elle ne trouve pas sa voie et va dans tous les sens.

Balançant entre la comédie de mœurs et le drame psychologique, *Doublures* ressemble au protagoniste: elle craint de déplaire. Chaque doublure de Richard (il y en a quatre!) ajoute à l'indétermination du récit qui finit par ne rien privilégier et mettre tous les Richard sur un même pied, soi-disant pour refléter leurs contradictions, solution bien primaire infantilisant le regard porté sur eux. Toutes ces doublures, qui s'enfoncent chaque fois dans les stéréotypes, s'effacent les unes après les autres, tant et si bien que restera à la fin le Richard idéal, le futur papa, le seul que n'a pas épuisé la fiction. Conclusion: tout ça n'était qu'une simulation, une tentative ludique de démonstration du nouvel homme. Mais dans cette fiction préoccupée avant tout de tourner convenablement et, tout compte fait, fermée sur elle-même, cet homme est réduit à un rôle de pantin: des sentiments fabriqués, aucune épaisseur humaine. Tout ça relève effectivement d'une vision pseudo-idéologique et passe-partout du monde comme du cinéma, qui dégage de toute responsabilité envers la réalité et sa médiatisation.

DOUBLURES

Québec 1994. Ré.: Michel Murray. Scé.: Marcel Beaulieu et Murray. Ph.: André Luc Dupont. Mus.: Gaëtan Gravel et Serge Laforest. Son.: Richard Besse. Mont.: Yves Dion. Int.: Luc Picard, Christine Séguin, Julien Poulin, Norman Helms, Louise Deslières. 89 minutes. Couleur. Prod. et dist.: ONF